

Bruno Ginoux

À TRAVERS

Roman

Droits d'auteur © 2018 Bruno Ginoux
Tous droits réservés
Création couverture © Nicolas Girard

À mon été, mon automne, mon hiver.

PARTIE 1

1

La petite était sur le sept, la grande sur le quatre. Roméo posa le téléphone, observa les trottoirs mouillés par la fenêtre, puis s’assit et finit de tartiner sa troisième tranche grillée en se demandant pourquoi il s’évertuait à acheter de la confiture d’abricots, alors qu’il n’aimait pas ça.

Il allait être en retard. Ce n’était pas une inquiétude, mais une habitude.

Il allait ranger la vaisselle en tour de Pise dans l’évier, enfourner sa brosse à dents électrique contre ses molaires – trois minutes selon l’organisateur, une minute et dix secondes selon la police – enfiler son manteau et ses baskets qui pouvaient encore être qualifiées de blanches, franchir la porte, descendre de trois paliers, éviter madame Lewandoski près de l’entrée, courir une trentaine de foulées derrière le bus 42 en agitant son mètre quatre-vingt-cinq et ses longs bras maigres, puis renoncer, entrer dans une bouche de métro et réfléchir à l’excuse qu’il servirait à son patron cette fois-ci.

Cela faisait plusieurs mois que cette routine s’était installée et à quelques exceptions près, il s’appliquait à la respecter. Il en prenait soin.

Si des travaux dans la rue le réveillaient un quart de tour de grande aiguille en avance, il en profitait pour faire son lit. Et comme il n’avait qu’une *vague idée* du concept, cela lui *prenait* un quart de tour. Si le pommeau de la baignoire venait à cracher de l’eau chaude – ô miracle – à peine le robinet tourné, il entreprenait de raser son début de barbe brune. La première et la deuxième lame le laissaient la plupart du temps indemne, mais la troisième avait sa peau, à coup-sûr. Un morceau de

À TRAVERS

papier toilette en timbre-poste dans un pli du cou témoignait alors de la bataille et du quart de tour perdus. Enfin, s'il avait la bonne idée de découvrir au premier essai ses clés à l'endroit même où il les avait rangées la veille – dans une chaussure ? Pourquoi pas... – il décidait d'inspecter sa boîte aux lettres dans le hall de l'immeuble et prêtait une attention toute particulière à un prospectus sur des tentes suspendues révolutionnaires et à leur prix qui ne l'était pas moins.

Un quart perdu. Encore.

Ce quart d'heure était comme une malédiction qu'il portait sur ses épaules depuis la première fois où il avait vu la lumière. Sa mère lui avait souvent raconté qu'il était venu au monde avec quinze minutes de retard, et il semblait depuis vivre dans une sorte de dimension parallèle, en retard de quinze minutes sur le reste de l'humanité. Le rythme était normal, mais l'image était décalée. Cela engendrait chez lui de fréquents oublis, qui – en général – finissaient par revenir à la surface, tôt ou tard. Il se demandait parfois comment on pouvait prévoir une heure de naissance à la minute près, mais il était interrompu dans ses hypothèses par la porte du bus qui se refermait sur son arrêt.

Roméo remit donc la machination en route. Il se brossa les dents avec brio, se coiffa sans encombres, ne se trompa que d'un seul bouton pour fermer son manteau et lança la partie de cache-cache avec ses clés. Premier essai : dans le tiroir du haut de la commode. Perdu. Deuxième essai : dans la poche intérieure de son manteau. Loupé. Troisième essai : encore sur la serrure ? Cherche encore ! Il retourna près de l'entrée vérifier si le guéridon ne les avait pas retrouvées pour lui, se baissa pour regarder en dessous et se cogna la tête en se relevant, faisant par la même occasion valser la coupelle en porcelaine dans laquelle les gens ordinaires posent leurs clés accompagnées de quelques centimes et d'un briquet qui ne marche plus. La coupelle percuta le carrelage sans se briser, tourna sur elle-même, hésitant un instant sur la direction à prendre, roula sous la commode, avant de se recoucher sur le ventre.

À TRAVERS

Les objets avaient tendance à vouloir jouer avec lui, comme un chat avec une souris. Roméo était certain qu'un jour il finirait avalé tout cru par un grille-pain ou un parapluie.

Il s'allongea et constata à son éternuement qu'il n'avait pas passé l'aspirateur depuis plusieurs dimanches. Il inspecta la pénombre sous le meuble imposant. La coupelle avait dû se cacher tout au fond, derrière son complice : le carton à chaussures. Il remonta sa manche, tendit le bras et fit ce qu'il était aujourd'hui capable de faire sans même y réfléchir : il passa sa main à *travers* le carton.

Il sentit la coupelle lisse contre ses doigts et d'une pichenette, la fit rejaillir à la lumière pour la capturer de son autre main. Il se releva, s'épousseta et remit sa manche en place. Les picotements se firent tout d'abord deviner sous les ongles, puis coururent le long de sa peau jusqu'au coude : la dernière partie de son corps à avoir *traversé* le carton.

C'était une sensation comparable à une chair de poule vive, ses poils se dressaient, un vent à la fois glacé et brûlant lui parcourait l'épiderme pendant une seconde, puis tout redevenait normal. *Ça*, c'était lorsqu'il ne faisait traverser qu'une *petite partie* de son corps. S'il envoyait sa tête de l'autre côté d'un mur ou le passait de part en part, la chair de poule était autrement insupportable.

Lorsqu'il avait cinq ou six ans, il avait attrapé une verrue sur le pouce. Au début, il pensait que c'était juste un bobo, puis ça avait grossi et sa mère avait pris rendez-vous chez le dermatologue. Dans son cabinet, il y avait une odeur âcre, comme les sièges d'une voiture neuve. Le dermatologue l'avait assis sur un fauteuil en plastique gris qui lui paraissait immense, sa mère était restée à ses côtés, elle semblait nerveuse. Le docteur lui avait expliqué qu'il allait retirer *cette petite verrue de rien du tout*, mais que, pour ça, il allait devoir lui mettre un produit et que ça allait faire *un peu froid*, qu'il faudrait être courageux. Il avait ouvert un large cylindre en métal, d'où une fumée blanche était sortie,

À TRAVERS

puis avait plongé une espèce de long coton-tige à l'intérieur. Jusqu'ici c'était plutôt rigolo, Roméo se prenait pour le capitaine d'un vaisseau spatial, aux manettes des commandes sur son super siège. Et puis, sans prévenir, on lui avait appliqué le coton-tige sur la peau. Le docteur avait compté : 30, 29, 28... Sur le début, ça ne lui avait rien fait, il avait continué de sourire – le Capitaine Kirk en avait vu d'autres à bord de son *USS Enterprise* ! Au bout de cinq secondes il avait senti le froid. Au bout de dix, le chaud. Puis le brûlant. Et au bout du compte à rebours, il criait contre les seins de sa mère, tant la douleur était atroce.

Lorsqu'il avait traversé un mur de part en part pour la première fois, il avait eu l'impression de plonger tout entier dans le produit *un peu froid* du dermato. Il avait appris plus tard qu'on appelait ce produit de l'*azote liquide*, mais il savait très bien qu'en réalité il s'agissait du sang du diable.

La coupelle était revenue à sa place, mais les clés étaient toujours bien cachées. Et personne ne caftait dans l'appartement. Ni la coupelle, ni la serrure et encore moins la vaisselle dans l'évier. Le silence était total et Roméo n'avait plus envie de jouer. Il n'avait plus envie d'arriver en retard. Plus envie d'arriver du tout. Il avait *oublié* encore. Il s'était juré de ne plus le faire, mais il avait encore oublié de ne pas oublier. Tout finirait mal, n'est-ce pas ? Il aurait beau lutter, il n'y pourrait rien, les éléments reviendraient toujours à leur place dans leur course contre le destin.

Le téléphone se mit à sonner. Roméo ne l'entendit même pas. Non. Il n'allait pas, il ne *devait pas*, passer cette porte, ni aucune surface solide se mettant en opposition entre lui et... la version alternative de lui de l'autre côté.

Plus jamais.

À TRAVERS

2

L'homme et la femme dansaient dans le salon, se serraient l'un l'autre, elle souriait au plafond, la tête qui tournait, se laissait emporter par ses bras.

Elle remit son visage au creux de son cou, pour sentir sa chaleur, il posa sa bouche dans ses cheveux, la main sur son dos. L'homme la fit tourner encore plus vite, elle se mit à rire.

Ils finirent par s'écraser sur le canapé, l'un à côté de l'autre, s'embrassèrent. L'homme se remit debout, alla changer de morceau sur la chaîne, dansa sur le chemin.

— Wow ! Vas-y ! Fais voir ce déhanché ! le taquina-t-elle.

Il bougea ses fesses en rythme pour la faire rigoler.

— Ressers-nous à boire, dit-il.

— O.K...

Elle se releva, attrapa la bouteille de blanc sur la commode et les verres à pied presque vides. Elle en remonta le niveau et en renversa une goutte à côté.

— Oups ! Tu pourrais aller me chercher une éponge s'il te plaît ? Dans la salle de bain à côté du lavabo.

— Tu mets les éponges dans la salle de bain ?

— Oui...

— Ça se met dans la cuisine normalement.

— Mais moi je les mets dans la salle de bain. Et puis c'est pas toi qui t'en sers, donc je les mets où je veux, non ?

Il la regarda de biais, depuis l'autre bout de la pièce.

— Tu mériterais d'aller chercher ton éponge toute seule...

— Allez, s'il te plaît. Ça va tacher, là, dépêche-toi !

L'homme grogna avant de s'y rendre. Le miroir lui renvoya son visage. Il n'aimait pas ce qu'il voyait. Il se baissa au-dessus du lavabo, ouvrit l'eau froide et s'en aspergea les yeux.

À TRAVERS

Il releva la tête pour chercher l'éponge sur le rebord de la céramique. Il n'y avait pas d'éponge. Il resta quelques secondes, le regard crispé, puis releva la tête, à quelques centimètres de lui-même. Se fit une grimace, montrant les dents et les gencives.

Il recula sa tête lentement, puis la lança en avant, brisant la glace sous le choc. La femme cria depuis le salon. Il recula encore, et frappa à nouveau, deux fois. Du sang lui coula dans l'œil droit, jusqu'à sa bouche. Il pouvait reconnaître ce goût métallique si particulier. Il ouvrit l'armoire, prit une serviette blanche à l'intérieur et s'essuya le visage. Il ressortit de la salle de bain, la chemise imbibée de rouge, fit face à la femme, lui sourit. Elle était paniquée, la main sur la bouche.

— Qu'est-ce qu'il y a ?! dit-il. Pourquoi tu fais cette tête-là ? J'ai pas trouvé l'éponge, mais j'ai une serviette. On danse ?

3

Personne ne répondait à l'intérieur. La porte était fermée.

C'était logique, mais Justine avait espéré que ça ne serait pas le cas. Voilà, on fait quoi maintenant Sherlock ? On glisse sa carte bleue sur le côté comme dans les films ? On attend qu'un voisin passe et on demande s'il n'aurait pas un double des clés ? *Oui, c'est pas mon adresse, mais c'est que je le connais, c'est mon père en fait, mais si ça vous dérange pas je préférerais l'attendre à l'intérieur, et si ça pouvait rester entre nous ce serait super, merci et bonne journée, oh regardez là-bas, un papillon !*

Il fallait bien qu'elle le reconnaisse, elle n'avait pas de plan B. Encore fallait-il considérer que le plan A était de se pointer à cette adresse et d'appuyer sur la poignée en espérant qu'elle s'ouvrirait toute seule, oubliant qu'elle avait été verrouillée. Encore une fois elle n'en avait fait qu'à sa tête, elle avait couru avant de vérifier si elle avait des jambes.